

MÉMOIRE VIVANTE



Bulletin de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

Trimestriel N° 54 Novembre 2007 2,50 €
(Ce numéro aurait dû paraître en juin 2007)

SOMMAIRE

Dossier Lublin-Majdanek	1	Points de vue	12
Marie José Chombart de Lauwe, marraine du tournoi		Chroniques de la base	13
« Génération foot II d'Epinay-sur-Seine »	11	Publications ou nouvelles recommandées	15

DOSSIER LUBLIN-MAJDANEK

La création du camp

La décision de construire un camp de concentration à Lublin, à 180 kilomètres de Varsovie, dans la partie non annexée de la Pologne dite « Gouvernement général », est prise par Heinrich Himmler, chef suprême de la SS (*Reichsführer SS*) et des Polices du Reich, lors d'une visite officielle effectuée en juillet 1941. Une note préparée à cette occasion précise que « *le représentant du Reichsführer, le chef des SS du district de Lublin, Odilo Globocnik, organisera un camp de concentration pour 25 à 50 000 prisonniers qui seront employés dans les ateliers SS et dans des travaux de construction. Par la suite des camps annexes pourront être construits.* » Himmler nomme aussitôt comme commandant du futur camp le SS Karl Otto Koch, jusque-là commandant du camp de Buchenwald. La direction centrale des constructions (*Zentralbauleitung der Waffen SS*), dirigée par *l'Oberführer* Heinz Kammler au sein du WVHA, est chargée de procéder aux études techniques préalables. Il est intéressant de noter qu'à cette époque, la finalité principale du camp est essentiellement économique. Le 27 septembre 1941, les instructions que

Kammler adresse à l'Inspection Centrale des Bâtiments de Lublin visent à construire rapidement deux camps de concentration, l'un à Auschwitz et l'autre à Lublin, capables de recevoir chacun 50 000 prisonniers de guerre. Mais, face à l'offensive victorieuse de l'armée allemande en URSS, qui provoque un afflux massif de prisonniers de guerre soviétiques, la direction SS révise ses plans et, le 1^{er} novembre, Kammler lance la construction d'un camp prévu officiellement pour 125 000 « prisonniers de guerre ». Finalement, dans une circulaire du 8 décembre 1941, le chiffre retenu sera de 150 000, laissant en perspective celui de 250 000. Les prisonniers sont destinés à travailler dans les ateliers et les entreprises de la SS.

Les premiers plans prévoient un camp très vaste de 516 hectares comprenant la proche banlieue de Lublin et les villages voisins de Kalinowka, Abramowice et Dzieciata. Des difficultés logistiques ne permettent toutefois pas d'atteindre cet objectif ni de dépasser la capacité de 50 000 détenus, pour une superficie de 270 hectares.



Le nom officiel du camp, à l'instar de celui de Birkenau, est *Kriegsgefangenenlager der Waffen-SS Lublin* (camp de prisonniers de guerre de la Waffen-SS Lublin). Néanmoins cette appellation, purement théorique, retenue pour donner satisfaction à la Wehrmacht, ne présume en rien de la véritable destination du camp, d'autant que le sort des prisonniers soviétiques n'est, dans l'esprit des dirigeants du Reich, nullement lié aux conventions internationales de La Haye que l'Union soviétique n'a pas signées. De fait, le camp va s'avérer rapidement être un camp de concentration, auquel sera bientôt adjoint un centre d'extermination. Le 16 février 1943, le camp devient officiellement camp de concentration de la Waffen-SS Lublin (*Konzentrationslager der Waffen-SS Lublin*). Fait peu courant, il est implanté dans la banlieue de Lublin, en bordure d'une route fréquentée et non dans un lieu retiré comme le sont la plupart des camps de concentration.

En octobre 1941, un premier transport de prisonniers soviétiques (2 000 environ) et de prisonniers de l'armée polonaise identifiés comme « Juifs », en provenance d'un Stalag de Chelm, arrivent au camp. La construction débute. L'encadrement est assuré par un millier de prisonniers allemands de droit commun, extirpés d'autres camps du Reich (Neuengamme, Dachau, Sachsenhausen, Gross Rosen et Gusen), et dont la brutalité est redoutable.

Lublin ou Majdanek ?

Majdanek est l'abréviation de « *Majdan Tatarski* », appellation donnée par la population locale à ce quartier situé dans la banlieue sud-est de Lublin. Pendant toute la durée de la guerre, les autorités nazies et les documents officiels ont toujours fait référence au *Konzentrationslager Lublin* ou *KL Lublin*. Il en est parfois résulté une confusion, donnant à penser que Lublin et Majdanek étaient deux camps distincts.

La structure du camp



Les 5 champs. En bas à droite, les chambres à gaz.
En haut à gauche, le crématoire.

Le camp couvre une superficie de 270 hectares. Il comporte :

- un secteur pour l'administration et le logement des SS,
- la maison du commandant du camp,
- 5 sections ou « champs » formant le camp de détention proprement dit, affecté aux détenus,

– un secteur de 15 *Blocks* servant d'ateliers ou d'entrepôts, où sont construites plus tard les chambres à gaz,

- un crématorium.

Chacun des cinq « champs » comporte 22 *Blocks* de détenus et, à l'extrémité de chaque champ, deux *Blocks* disposés perpendiculairement servent l'un de sanitaires, l'autre de cuisine. Au total, le camp comporte 110 *Blocks* pour détenus, cinq *Blocks* cuisines et cinq *Blocks* sanitaires.

Chaque « champ » est séparé des autres par une clôture de barbelés, délimitant une sorte de subdivision intérieure. En outre, un no man's land de 50 mètres, appelé « entre-champs » (*Zwischenfelder*), complète le dispositif entre les champs I et II et les champs IV et V). Au total, *Blocks* et bâtiments divers du camp représentent un ensemble de 280 constructions.



Deux rangées de barbelés parallèles et une en travers.
(Photo Pierre Jautée).



Une entrée latérale, ici vers le champ 3. (Photo Pierre Jautée).

Prévu pour 60 000 détenus, il apparaît, au regard d'études récentes, que l'effectif moyen n'a, en réalité, jamais dépassé 10 000 à 15 000 détenus, sauf à l'été 1943 où il en a atteint 24 000. Deux raisons peuvent expliquer ce chiffre : tout d'abord, le camp n'a jamais vraiment été achevé, ce qui a sans doute contribué à limiter les envois, encore que le surnombre ait été une situation assez répandue ; ensuite, comme l'explique Raoul Hillberg, compte tenu du processus d'extermination des Juifs prioritaire dans le Gouvernement général, la population

concentrationnaire se trouve régulièrement réduite par les mises à mort collectives ou les décès « naturels ». En 1943, alors que l'industrie de guerre allemande manque de main-d'œuvre, on extermine massivement à Lublin-Majdanek et, pour les responsables de la production, il devient difficile d'obtenir ou de préserver la main-d'œuvre juive.

Comme ceux de Birkenau, les *Blocks* (baraques en bois) du camp sont rudimentaires. Chaque *Block* mesure 40 mètres de long et 10 mètres de large. Les « murs » extérieurs sont de simples planches juxtaposées dans le



Le long d'un block. De simples planches en bois, sans fenêtre.
(Photo Pierre Jautée).

sens vertical, sans isolation. Il n'y a pas de fenêtres, mais seulement une rangée de lucarnes hautes de part et d'autre de la partie centrale et surélevée du toit. Pas d'eau courante non plus : pour la « toilette », les détenus doivent se rendre dans l'un des *Blocks* sanitaires situé au bout du champ. La présence de trois cheminées par *Block* atteste que, comme à Birkenau, un chauffage est prévu ; toutefois aucun foyer ni aucun conduit n'est visible, et rien ne permet d'affirmer que ces installations ont servi, aucun combustible n'étant fourni aux détenus. Dans ces conditions, les détenus subissent les attaques du vent et du froid glacial de l'hiver, ou inversement de la chaleur étouffante de l'été continental. Par crainte des épidémies qui pouvaient les atteindre, les SS font finalement arriver l'eau dans les *Blocks*, au cours de l'automne 1943.

Notons que dans la seconde moitié de 1942, le « champ » V est isolé et réservé aux femmes à l'occasion de l'arrivée d'un transport de femmes (juives en majorité) polonaises. Il devient alors le « camp des femmes ».

Au printemps 1943, le « champ » II est transformé en hôpital de campagne pour les 4 000 blessés de l'armée russe de Vlassov, ralliée à Hitler. Surveillés par le SD (*Sicherheitsdienst*), ces hommes sont dans une situation ambiguë et, sans être vraiment prisonniers, ils ne sont pas libres pour autant, à l'image de Vlassov, leur chef, dont Hitler se méfie. En 1944, le haut commandement de la Wehrmacht finit par obtenir que cette force soit constituée en division autonome et armée en conséquence, pour combattre Staline et le régime soviétique.

L'organisation hiérarchique du camp de Majdanek est comparable à celle des autres camps. Trois personnages jouent un rôle important : le *Lagerkommandant* (commandant du camp), avec son état-major dirigé par l'*Adjutant*, le

Schutzhaftlagerführer et son adjoint, responsables du camp de détention proprement dit, c'est-à-dire de la vie et de la discipline des détenus, enfin un responsable administratif, chargé du budget, de l'intendance, des achats et quelques responsables de services plus techniques (ingénieur-chef, médecin-chef), etc.

Les commandants du camp de Lublin-Majdanek (*Lagerkommandanten*) sont successivement :

– *SS-Standartenführer* (colonel) Karl Otto Koch (après Oranienburg 1936-1937 et Buchenwald 1937-1941), jusqu'en août 1942,

– *SS-Obersturmbannführer* (lieutenant-colonel) Max Kögel (ancien de Ravensbrück, arrivé en août 1942 puis nommé à Flossenbürg),

– *SS-Obersturmbannführer* Hermann Florstedt (ancien *Schutzhaftlager* à Buchenwald, présent à Majdanek d'octobre 1942 à septembre 1943, puis renvoyé à Buchenwald pour raisons disciplinaires),

– *SS-Obersturmbannführer* Martin Weiss (ancien commandant de Dachau),

– *SS-Standartenführer* Arthur Liebehenschel (arrivé d'Auschwitz en mai 1944).

En mai 1944, les effectifs de garde se montaient à 1 200 personnes de nationalités diverses.

Travail et Kommandos

On recense neuf *Kommandos* extérieurs rattachés à un moment ou un autre au camp central de Lublin-Majdanek :

– Radom, Blizyn, Pulawy, Lublin (3), Budzyn, Poniatowa, Varsovie (Gesiowka).

La plupart des déportés travaillent dans des ateliers appartenant à la SS et dépendant de l'*Ostindustrie GmbH*, avec notamment les usines DAW (*Deutsche Ausrüstungswerke*), qui produisent des équipements et armements légers pour la SS et l'armée (chaussures, vêtements militaires).



L'atelier de cordonnerie. (Photo Pierre Jautée).

Les SS louent aussi le travail de la population concentrationnaire à des entreprises privées. Avant juillet 1943, le coût d'un travailleur qualifié est de 1,5 mark par jour alors qu'il est de 0,5 mark pour un non-qualifié ou une femme. Postérieurement à cette date, le manque de main-d'œuvre permet d'exiger 3 ou 4 marks.

Glücks, chef de l'*Amtsgruppe D*, subdivision administrative du WVHA (*Wirtschaftsverwaltungshauptamt*), plus particulièrement en charge des camps de concentration, envoie le 20 janvier 1943 une circulaire demandant que l'on économise les vies et que l'on fasse mieux travailler les détenus à l'effort de guerre en améliorant leur condition. Cette prescription n'a en fait qu'un impact très relatif, la logique répressive et exterminatrice l'emportant toujours dans l'esprit des responsables des camps.

La description des *Kommandos* de Lublin-Majdanek est rendue complexe du fait de leur situation au cœur de Gouvernement général et d'une chronologie qui entremêle des finalités différentes, camps de prisonniers de guerre, camps de travail forcé, *Kommandos* de camps de concentration. Mais dès l'origine se perçoit clairement le traitement particulier réservé aux Juifs polonais.

Le premier *Kommando*, à trois kilomètres du camp central, est situé 7, rue Lipowa à Lublin. Il est créé en décembre 1941, sur l'emplacement d'un camp de travail obligatoire, à régime « semi-ouvert », activé au moment de l'occupation de la Pologne. Les détenus travaillent dans des ateliers de la DAW: cordonneries, vêtements, serrurerie, menuiserie. Au cours la période 1940-1941, les prisonniers de guerre polonais (principalement juifs regroupés là) fabriquent des pièces de bois et de charpente destinées à la construction.

En novembre 1943, à l'issue de l'extermination des Juifs à Majdanek (voir plus bas), la direction du camp envoie au *Kommando* de la rue Lipowa quelques centaines de déportés, dont 500 « spécialistes » pris d'autres camps. Peu avant l'arrivée des troupes soviétiques, le *Kommando* est entièrement évacué sur Auschwitz.

Un *Kommando* de femmes est établi à Lublin en février 1942 dans d'anciens ateliers de constructions aéronautiques, sans dénomination particulière. Ce *Kommando* emploie près de 4 000 détenues à des travaux divers, allant du pavage de rues au tri et à la réfection des vêtements récupérés sur les familles juives exterminées.

La liquidation des derniers ghettos du Gouvernement Général de Pologne, au cours de l'été 1943, entraîne une augmentation des effectifs détenus et permet de créer de nouveaux *Kommandos* et d'en renforcer d'autres en sous-effectif. Ainsi le *Kommando* de Budzyn, ouvert fin 1942 pour participer à la construction des moteurs d'avion Heinkel, passe de 600 à 3 000 détenus en 1943.

Le cas de Radom illustre la complexité et l'enchevêtrement des systèmes, ce lieu incluant sous le même nom (bien que distincts) des camps de travail forcé (*Zwangsarbeitslager*), un camp de concentration mentionné pour la première fois en mai 1942 avec environ 2 500 détenus (dont 500 femmes) loués aux firmes Fa.Steyr, Steyr-Daimler-Puch AG, et un ghetto entre avril 1940 et novembre 1943. L'essentiel de la population concernée y est juive. Les détenus survivants sont évacués sur Vaihingen (*Kommando* de Natzweiler) et Auschwitz à l'automne 1944¹.

Le camp de travail forcé de Blizyn (ou Blizin) fonctionne de mars 1943 à juillet 1944 au profit de la DAW sur le site

d'un ancien camp de prisonniers de guerre soviétiques. Sa dénomination officielle est *SS und Polizeiführer Radom. Arbeitslager Blizyn*, ou camp de travail de Blizyn relevant du chef de la SS et de la police de Radom. Il emploie entre 4 000 à 4 500 travailleurs forcés dont 1 000 femmes. Au total 10 000 Polonais, Russes et Juifs de Pologne, d'Allemagne et d'Autriche sont passés par Blizyn. Il devient *Kommando* et passe sous l'autorité du commandant du camp de Lublin-Majdanek le 10 février 1944, lequel y envoie une partie de la garnison SS de Majdanek. Le 30 juillet 1944, devant la poussée de l'armée soviétique, le site est fermé et les détenus évacués sur Auschwitz.

Le camp de Gesiowka est créé en juin 1943, rue Gésia à Varsovie, après l'insurrection et l'anéantissement du ghetto de Varsovie. Initialement employé à récupérer les bijoux, objets de valeur et devises étrangères dans les ruines du ghetto, il est ensuite chargé de collecter et recycler les matériaux de construction encore utilisables récupérés dans les ruines. Environ 5 000 prisonniers juifs (hommes et femmes) venant d'Allemagne, d'Autriche, de France et de Belgique sont exploités dans ce camp qui devient officiellement *Kommando* de Majdanek en avril 1944 sous la dénomination de *Konzentrationslager Lublin-Arbeitslager Warschau*. Il est libéré le 5 août 1944 par la Résistance polonaise.

D'autres *Kommandos* de moindre effectif sont également cités dans la documentation retrouvée, tels que ceux de la rue Ogrodkowa et de la rue Zniwna à Lublin, et également à Trawniki, Piaski et Chelm.

Population et fluctuations

Le camp de Lublin-Majdanek est à la fois un camp de prisonniers de guerre, un camp de concentration et un centre d'extermination.

La population détenue y est constituée successivement ou simultanément de troupes russes dissidentes hostiles au stalinisme et ralliées aux nazis, de prisonniers de guerre, de familles juives, de résistants polonais mais aussi d'autres pays occupés d'Europe et de paysans polonais et russes déplacés de force.

Une première vague de 2 000 prisonniers de guerre soviétiques arrive en octobre 1941. Puis, entre décembre 1941 et janvier 1942, sont internés des paysans polonais requis pour l'exploitation des terres que la SS s'approprie autour du camp, et enfin des otages civils et des Juifs de Lublin.

Du 20 avril au 30 mai 1942, environ 14 000 Juifs tchèques et slovaques débarquent au camp par vagues successives, pour servir de main-d'œuvre. Ils proviennent de familles regroupées à Theresienstadt et dans des ghettos de Pologne, les inaptes au travail (femmes, enfants et vieillards) étant envoyés directement dans les centres d'extermination de Belzec et de Sobibor. Pendant l'été 1942, des Polonais juifs et non juifs de Lublin, hostiles ou récalcitrants, sont également envoyés à Lublin-Majdanek.

Les premières femmes destinées au « champ » V (secteur réservé aux femmes et aux enfants) arrivent le 10 octobre 1942. En janvier 1943, pour caser des milliers d'orphelins soviétiques dont les parents ont disparus et dont les villages ont été détruits, Himmler prescrit de créer un camp pour enfants. Mais Oswald Pohl (chef du WVHA)

1. Cf. *Das nationalsozialistische Lagersystem*, Martin Weinmann, édition 1949-1950.

préfère intégrer les enfants au camp existant plutôt que de créer un nouveau camp. Quelques centaines d'enfants sont ainsi placés au camp des femmes. La plupart sont destinés à la chambre à gaz.

Le 14 décembre 1942, sur instruction d'Himmler, commence un vaste mouvement de transfert de prisonniers politiques, incarcérés jusque-là dans des prisons par la Gestapo de Pologne, vers les camps de concentration. Un premier transport de 1 200 prisonniers arrive à Lublin-Majdanek le 8 janvier 1943. Les 18 et 20 janvier, 3 000 Polonais de Varsovie suivent, dont 1 005 hommes et 311 femmes provenant de la prison de Pawia. Entre janvier et avril 1943, 17 000 entrées sont recensées au camp.

Extrait d'une liste de transport du 11 janvier 1944. Au milieu de Russes et de Polonais, on trouve trois Français (25, 26, 41). (Musée de Majdanek).

À partir de mars 1943, une longue série de transports de femmes, d'enfants et de vieillards russes, essentiellement des paysans, est signalée. On comptera environ 20 % de paysans polonais, ukrainiens, biélorusses et russes parmi la population du camp. Fin avril, et durant tout le mois de mai 1943, des milliers de Juifs extraits du ghetto de Varsovie sont également envoyés à Lublin-Majdanek. Parmi eux, des blessés et brûlés, immédiatement gazés. Les autres sont envoyés dans les *Kommandos*. À cette période, on note aussi la présence au camp des 4 000 hommes de l'armée dissidente russe de Vlassov, en cours de « remise en condition ».

En juin et juillet 1943, Globocnik, chef des SS et de la police, représentant personnel d'Himmler, déclenche l'opération *Werwolf* visant à « nettoyer la région de Zamosc infestée de bandits ». 171 villages sont alors vidés de leur population et 60 000 personnes expulsées de chez elles et internées. Entre le 30 juin et le 14 juillet, 16 000 d'entre elles sont internées au camp de Lublin-Majdanek.

À Noël 1943, des Juifs de Hollande, d'Allemagne, d'Italie sont transportés au camp en quatre grands convois. La plus grande partie est assassinée dans les chambres à gaz, les autres transférés à Auschwitz, parfois ailleurs. Peu après, 11 500 Biélorusses, Ukrainiens et Russes, dont une majorité de femmes et d'enfants, sont à leur tour internés au camp. À partir de janvier 1944, des transports acheminent au camp une série de détenus malades ou blessés en provenance des camps de Dachau, Sachsenhausen, Neuengamme, Dora, Flossenbürg, Buchenwald, Mauthausen et 800 femmes de Ravensbrück. Rien ne permet d'expliquer ces mouvements (on ne transfère pas des détenus malades pour renforcer les effectifs au travail) sinon la volonté d'éliminer les « inutiles », obsession permanente de la SS. Quelques-uns ont pourtant survécu.

En sens inverse, des transports sont également entrepris de Lublin-Majdanek vers d'autres camps, comme ceux de juillet 1942, où 7 000 détenus, dont 2 660 femmes, sont envoyés à Auschwitz, pour emploi à l'usine Buna de l'IG Farben à Monowitz. D'autres sont envoyés travailler à Skarzysko-Kamienna (130 km à l'ouest de Lublin) au profit de l'entreprise d'armement Hasag.

En mars 1943, 2 500 Polonais partent pour Buchenwald travailler dans des usines d'armement et 3 000 à Flossenbürg. Des transports de détenus valides sont également recensés à destination de Sachsenhausen, Neuengamme, Ravensbrück et Gross-Rosen.

Ces mouvements croisés de populations concentrationnaires sont décidés souvent sous la pression des événements, en fonction de considérations d'ordre industriel ou économique ou de l'évolution de la guerre à l'Est.

Les chiffres récapitulatifs retenus par le musée d'Etat de Majdanek donnent indications suivantes :

Détenus immatriculés	300 000	
Détenus décédés	235 000	
Détenus juifs décédés	118 000	
Évadés	512	
Détenus relâchés	18 000	Essentiellement paysans et familles de paysans
Détenus transférés dans un autre camp	45 000	
Libérés par l'Armée soviétique	1 500	

Opérations de gazage et massacres collectifs par balles à Lublin-Majdanek

Des installations de mise à mort par gaz sont aménagées sur le camp en 1942 dans le cadre de la « solution finale de la question juive ».

Elles sont bâties sur le même principe que celles d'Auschwitz, à une échelle moindre. On trouve trace d'un crédit de 70 000 marks pour leur construction, accordé par le WVHA (l'Office central d'administration économique de la SS).

En tout, trois chambres à gaz sont réalisées : la plus grande, d'une capacité de 300 personnes et deux plus petites, d'une capacité de 150 personnes. Celles-ci sont



L'entrée de la première chambre à gaz.

équipées pour fonctionner à l'aide de bouteilles de monoxyde de carbone ou à partir de cristaux de Zyklon B (acide cyanhydrique), la grande ne fonctionne qu'au Zyklon B. Le périmètre qui s'étend devant les chambres à gaz et sert de place de sélection a été cyniquement baptisé par les SS *Rosengarten* et *Rosenfeld* (le jardin de roses et le champ de roses), en rappel d'un patronyme juif assez fréquent.

Une partie importante des documents administratifs a pu être saisie, les SS n'ayant pas eu le temps de la détruire, du fait de l'arrivée rapide de l'Armée rouge qui les a pris de court. On y trouve trace de la livraison de neuf tonnes de Zyklon B, par la firme Tesch et Stabenow de Hambourg, « Société internationale pour la destruction des parasites ».

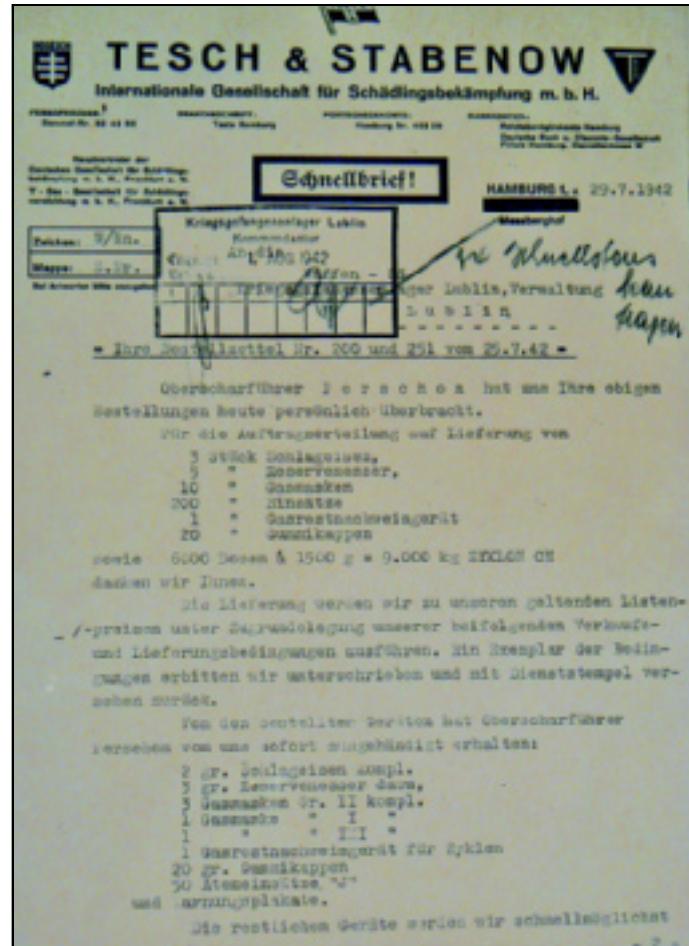
Le processus des gazages est décrit avec précision lors du procès de Düsseldorf en juin 1981, comme le montre l'extrait suivant¹ : « *Le monoxyde de carbone qui se trouvait dans des bouteilles d'acier était introduit par un système de conduites à partir d'une antichambre située devant l'une des petites chambres à gaz. Au moyen d'une manette, on réglait de cette antichambre le débit des valves et le processus du gazage qu'on pouvait observer sans danger par une petite fenêtre percée dans le mur. Le gazage avec le Zyklon B contenu dans des boîtes se passait de la façon suivante : on vidait le contenu des boîtes directement dans les chambres par des entonnoirs étanches ménagés à travers le plafond ou encore par les appareils qui servaient à produire l'air chaud nécessaire pour le dégagement du gaz, en particulier lorsqu'il faisait froid.* »²

Les opérations de gazage se déroulent d'octobre 1942 à l'automne 1943 et, fait unique, sont suivies de massacres collectifs par fusillade.

1. Actes du tribunal de Düsseldorf, cités dans Eugen Kogon, Hermann Langbein, Adalbert Rückerl, *Les chambres à gaz secrets d'Etat*, traduit de l'allemand par Henry Rollet, éditions de Minuit, 2000, p. 219.

2. « *Nuit et Brouillard* » et Majdanek.

Alain Resnais et son équipe ont tourné plusieurs séquences de *Nuit et Brouillard* à Majdanek du 7 au 10 octobre 1955, dont la fameuse séquence qui présente les stries du béton comme des traces d'ongles avec le commentaire suivant lu par Jean Cayrol : « *On fermait les portes. On observait. Le seul signe, mais il faut le savoir, c'est ce plafond labouré par les ongles. Même le béton se déchirait.* » Comme l'écrit Sylvie Lindeberg dans son excellent ouvrage sur *Nuit et Brouillard* : « *La force conjointe du texte et du mouvement désolé de la caméra génère une image mentale si puissante qu'elle a peuplé l'imaginaire de plusieurs générations de spectateurs. Aujourd'hui encore, les lycéens en visite à Auschwitz après un visionnage rituel de Nuit et Brouillard, lèvent les yeux vers le plafond de la chambre à gaz et s'enquérissent auprès du guide à la recherche des traces ultimes des assassinés.* »



Une facture pour la fourniture de Zyklon B de la firme Tesch et Stabenow. (Musée de Majdanek).



Boîtes de Zyklon B retrouvées par les troupes soviétiques. (Musée de Majdanek).

Certaines fusillades remontent à la période 1941-1942, lorsque les chambres à gaz n'existaient pas encore. Elles se déroulent dans la forêt Krepiec, à 7 kilomètres du camp. Malgré le secret qui les entoure, des témoins ont pu les citer et les décrire au procès de Düsseldorf :

- Le 21 février 1942, trois camions de prisonniers politiques polonais,
- En avril de la même année, 2 300 Juifs,
- Au printemps 1942, 88 camions transportent 6 000 Juifs en forêt Krepiec pour y être fusillés.
- Le plus important a lieu le 3 novembre 1943, après l'arrêt des chambres à gaz. Ce jour-là, les SS décident d'exterminer tous les Juifs du camp. L'opération a pour nom de code « *fête de la moisson* ». Elle commence à l'aube et

s'achève vers 14 heures aux abords du camp. Les victimes (entre 17 000 et 18 000) sont acheminées à pied par groupes de 100, dans le calme. Pour couvrir le bruit des coups de feu et des cris, la direction du camp fait venir dans la nuit de grands haut-parleurs, installés sur des camions, qui diffusent de la musique : tango, musiques populaires ou marches militaires...

Le même jour, les Juifs des *Kommandos* de Poniatowa (environ 15 000) et de Trawniki (10 000) subissent le même sort, ce qui porte à 42 000 le nombre total de massacrés qui marquera le terme de la « solution finale » pour la direction du camp. À Majdanek, ce jour restera connu comme le « mercredi sanglant » (*Blutmittwoch*).

Jusqu'au printemps 1942, les cadavres sont brûlés en plein air, sur des bûchers improvisés. En juin 1942, un four crématoire à deux soufflets fonctionnant au fioul est cédé par le camp de Sachsenhausen. Son débit, estimé à 100 cadavres par jour, est jugé insuffisant par les autorités du camp qui, en outre, ont des difficultés à s'approvisionner en fioul. Il est finalement démonté début 1943, et un four crématoire plus puissant est construit en briques résistantes, équipé de cinq foyers, avec une capacité instantanée de crémation de 10 cadavres (environ 1 000 corps/jour) et qui fonctionne au coke. Il est opérationnel à l'automne 1943. Curieusement implanté à l'extrême opposée du camp par rapport aux chambres à gaz, sa situation contraint le *Sonderkommando* (détenus affectés à la chambre à gaz et au crématoire) à transporter des centaines de corps sur des charrettes à bras en empruntant un chemin longeant le camp.



Le four crématoire aujourd'hui avec, en arrière-plan, la ville de Lublin.
(Photo Pierre Jautée).



Les soufflets du four crématoire construit en 1943. (Photo Pierre Jautée).

Français à Majdanek

On recense 2 551 Français déportés à Majdanek, dont un peu plus de 2 000 au titre de la « solution finale » par des convois partis de Drancy, respectivement avec 1 003 personnes le 4 mars 1943 – hommes, femmes et enfants du convoi 50, 950 gazées dès leur arrivée –, et avec 998 personnes le 6 mars 1943 – convoi 51, dont 950 gazées à l'arrivée.

Les autres déportés, au nombre de 550, arrivent à Lublin-Majdanek à différentes périodes. Toutefois, aucun d'eux n'arrive directement au camp depuis la France. Une majorité provient de Buchenwald et Dora. Sur ces 550, 71 ont survécu et ont pu rejoindre la France à la libération. Parmi eux, André Rogerie, qui évoque son passage à Lublin-Majdanek dans son livre de témoignage intitulé *Vivre c'est vaincre*, écrit en 1945¹.

Dans l'un des *Blocks* aujourd'hui devenu musée, une exposition permanente, réalisée à l'initiative des autorités polonaises, montre les photos de 218 détenus polonais et 15 détenus français dont les noms sont les suivants :

- Marcel BOULINEAU
- Jean CHILHAND-DUMAINE
- Clément CAGNACHE (orthographié « Cogunach »), sa carte d'identité est aussi exposée
- Auguste CHIROL
- Pierre COLON
- Paul COURBIN
- Léon DENIS
- Marcel DESOMBRE



Carte d'identité de Clément Cagnache exposée au musée.

1. André Rogerie, *Vivre c'est vaincre*, réimpression en 2000 du document, imprimé à Paris en 1946, p. 56 et suivantes sur son passage au camp de Lublin-Majdanek. (Disponible à la Fondation)



Photo de Pierre Lesaint exposée au musée.



Photo de Roger Mercier exposée au musée.



Photo de Marcel Desombre exposée au musée.

- Marcel HAMELIN
- François LAPIERRE
- Pierre LESAINT
- Roger MERCIER
- Jean PELATO
- Pierre PRIGENT
- Gabriel ROCHE

Résistance et évasions

La Résistance polonaise se manifeste à Majdanek surtout après la décision de vider les prisons centrales des prisonniers politiques et de les transférer au camp. Ainsi, l'AK, que l'on peut traduire par « Armée nationale », a pu se reconstituer grâce à la présence de Marian Smagacz et Wladyslaw Smereczynski, chefs de l'AK à Lwow (actuelle Lvov, en Ukraine) et surtout de Janusz Zaprawa-Ostromiecki et Andrzej Szwejcer, membre de la direction de l'AK. Elle s'est surtout employée à collecter des informations, notamment auprès des malades transférés depuis Dora, et à les transmettre aux Alliés grâce à un réseau de complicités.

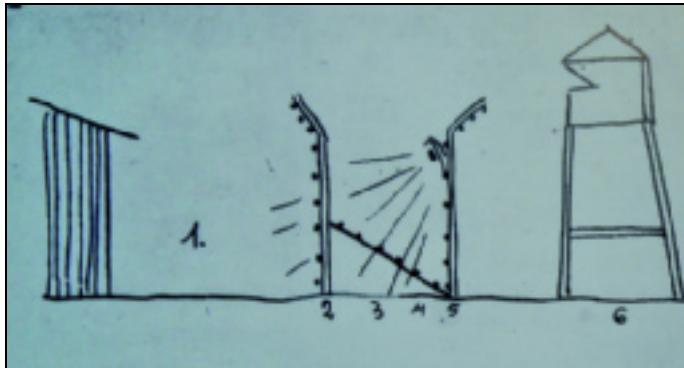


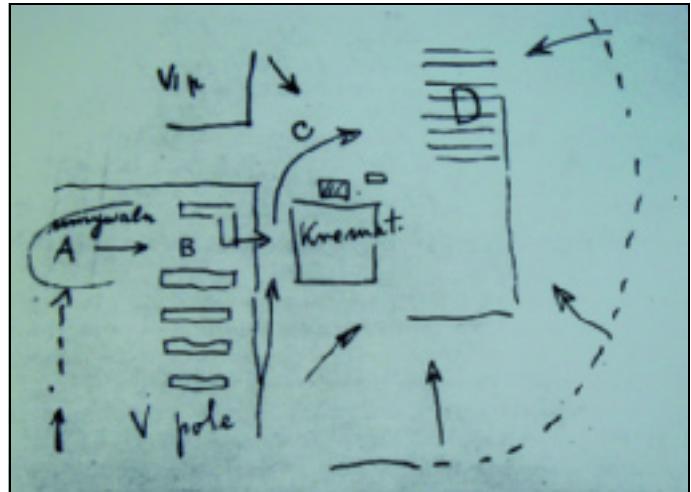
Schéma des barbelés par la résistance polonaise. (Musée de Majdanek).

Une organisation appelée « Orzel » (aigle) est entrée en contact avec le GL (« Garde populaire ») pour renseigner sur l'état des forces allemandes dans le camp, afin de

préparer une insurrection et une libération. Une lettre de Paweł Dabek – sortie du camp – demande à Ryszard Postawicz : « *S'il vous plaît, préparez-nous 20 revolvers et 40 grenades... nous sommes certains de pouvoir nous libérer grâce à notre organisation qui est sûre et déterminée... nous aurons aussi besoin de votre aide pendant une heure et demi quand se déclenchera l'attaque* ». Le GL renoncera à ce plan en mesurant les difficultés qu'il y aurait à cacher des milliers de prisonniers et surtout par crainte de représailles massives des Allemands.

Il y a aussi une structure du PPR (« Parti des travailleurs »), dirigée par les docteurs Jozef Flancman et Goldberg. Cette organisation est issue du ghetto de Varsovie.

Outre l'organisation de la survie dans le camp et la collecte de renseignements, tous ces groupes clandestins cherchent à favoriser les évasions individuelles ou collectives. Officiellement, 512 évasions sont recensées, dont celle tentée en mars 1942 par 200 prisonniers de guerre soviétiques, seuls survivants d'un transport où périssent 1 800 de leurs camarades qui, risquant le tout pour le tout, se ruent sur les gardes et franchissent les barbelés. 98 prisonniers parviennent à échapper aux recherches et poursuites.



Croquis préparant une évasion. (Musée de Majdanek).

En août 1943, 13 prisonniers de guerre soviétiques qui travaillaient dans un champ près du camp tuent les deux SS qui les gardaient et s'échappent. Sept sont repris et exécutés mais six réussissent à s'enfuir. En janvier 1944, deux Russes transportant du charbon neutralisent le SS qui les surveille. L'un d'eux revêt l'uniforme du garde et fait mine d'escorter son compagnon. Tous deux franchissent les portes et parviennent à s'enfuir. En juin 1942, un Juif slovaque, interné depuis deux mois, s'évade et parvient à rejoindre la Slovaquie avec l'aide de la Résistance. Au début d'octobre, 7 autres Juifs de Lublin parviennent également à s'évader. Le 27 octobre 1943, Efrim Nechumowicz, Diament et Rubinsztajn, prétextant des travaux de plomberie chez un officier SS, franchissent l'enceinte du camp et s'enfuient. Enfin dans la nuit du 23 au 24 mars 1944, 7 Polonais parviennent à fuir par un petit tunnel qu'ils avaient creusé. Ces quelques cas d'évasion constituent toutefois l'exception et confirment l'extrême difficulté d'échapper au système concentrationnaire.

Évacuation et libération du camp

Fin mars 1944, les Allemands commencent à évacuer le camp sous la pression des troupes soviétiques.

Un premier transport de prisonniers russes et polonais « valides » est envoyé le 2 avril au camp de Natzweiler-Struthof. Les 4 et 6 avril, deux transports de 1 500 détenus « valides », essentiellement polonais, sont dirigés sur Gross Rosen. Simultanément, un transport de 2 700 personnes est envoyé à Auschwitz, dont 38 enfants biélorusses, 300 femmes juives avec leurs bébés, et 300 Juifs polonais et russes, affectés aussitôt au Sonderkommando.

Le 9 avril, un transport de 2 000 détenus considérés comme valides est refusé par le camp de Sachsenhausen et rejoint finalement Auschwitz – à 350 km – huit jours plus tard.

Deux transports de femmes sont envoyés à Ravensbrück, respectivement avec 1 500 Russes le 11 mars, et 800 Polonaises le 19 avril.

Le 15 avril, les derniers enfants restant sont envoyés à Lodz, et 620 Juifs polonais à Plaszow.

Le dernier transport d'évacuation quitte le camp le 7 juillet à destination de Mauthausen avec 1 250 prisonniers de guerre soviétiques. Mais deux jours avant l'arrivée de l'Armée rouge, le 22 juillet, les SS lancent sur la route à destination d'Auschwitz 1 000 des 2 500 derniers déportés encore présents à Majdanek.

Le 24 juillet 1944, les troupes soviétiques pénètrent dans Lublin et prennent le camp de Majdanek pratiquement intact, découvrant ainsi concrètement les premières preuves des massacres de masse perpétrés contre les Juifs avec les chambres à gaz et le crématorium. Les carnets de guerre de l'écrivain et correspondant de guerre Vassili Grossmann, repris par la presse occidentale, montrent qu'à chaud, sans document ni recul historique, à la seule vue du camp de Majdanek puis de Treblinka, il perçoit l'ampleur des crimes nazis.

LOS ANGELES TIMES 30 AUG. 1944

Horror of Nazi Death Camp in Poland Told

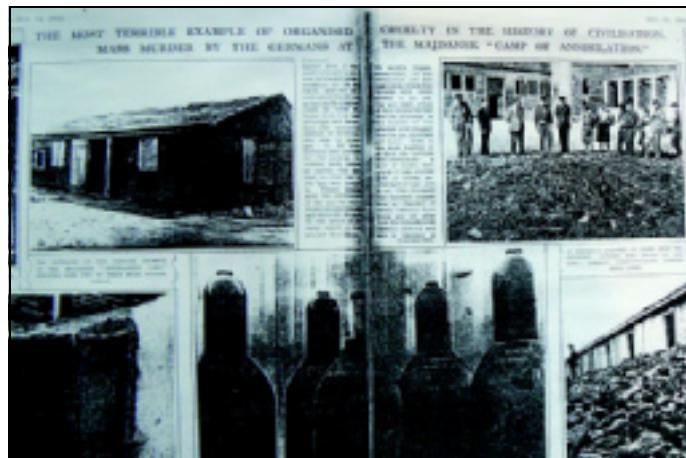
BY W. H. LAWRENCE, New York Times Correspondent
LUBLIN (Poland), Aug. 27 (Delayed)—I have just seen the most terrible place on the face of the earth—the German concentration camp at Majdanek, which was a veritable "River Rouge" producing death. It is estimated by Soviet and Polish authorities that 1,500,000 persons from nearly every country in Europe have died there in the last three years. I have been all through the camp inspecting its hermetically sealed gas chambers in which persons were asphyxiated and the bodies of persons in which persons were cremated, and I have talked with German

Must Be Seen
This is a place which must be seen to be believed. I have been present at numerous secret investigations in the Soviet Union but never have I been confronted with such compelling evidence, clearly establishing every allegation made by these investigating German critics, as Klein, in London, reported.

Nazis Kicked I Rap to Pushkin's Grave
STOCHOLM, Aug. 26 (UPI)—The state investigating committee of German atrocities, headed by the Los Angeles journalist Nikolai Tikhonov, reported the Nazis put a body bag in the grave of the beloved Russian poet, Alexander Pushkin. The committee listed the names of numerous Russians who lost their lives visiting Pushkin's grave.

Germans to Return 240 U.S. Soldiers
STOCHOLM, Aug. 26 (UPI)—Two hundred and forty American soldiers are among more than 1,000 Allied prisoners of war and civilian internees who are to be exchanged at Göteborg, Sweden, about Sept. 8, an authoritative source said tonight. In addition, possibly 100 American

Extrait du Los Angeles Times du 30 août 44. L'auteur parle des chambres à gaz et de 1,5 millions de morts.



Extrait du London Illustrated News du 14 octobre 1944.

Histoire et Mémoire à Lublin-Majdanek aujourd'hui

Le camp de Majdanek est un témoin essentiel pour l'histoire de la Pologne et la mémoire de la résistance polonaise au nazisme. Dans les principaux camps implantés en territoire polonais par les nazis, Auschwitz I, Birkenau et Majdanek, les autorités polonaises ont tenu à perpétuer des mémoires spécifiques. Birkenau est plus particulièrement dédié à la mémoire du génocide des Juifs et des Tsiganes, Auschwitz I (camp de base) est voué à une mémoire plus européenne et Majdanek centré sur la mémoire polonaise. Les professeurs polonais sont ainsi incités prioritairement à faire visiter le camp de Majdanek à leur élèves et il est frappant de constater que le musée d'Etat présente essentiellement des documents et photos de Polonais, à l'exception de quelques Français.

D'un point de vue historique et pédagogique, il s'agit probablement, avec Birkenau, du camp où l'importance et la qualité des vestiges permettent de mieux réaliser ce que pouvait être l'architecture et l'environnement concentrationnaire, puisque sont encore visibles :

- 2 séries de 2 *Blocks* sanitaires/cuisines
- 22 *Blocks* de détenus avec leurs châlits
- 15 *Blocks* ateliers
- 2 chambres à gaz
- Le crématorium (partiellement réhabilité)
- 15 miradors



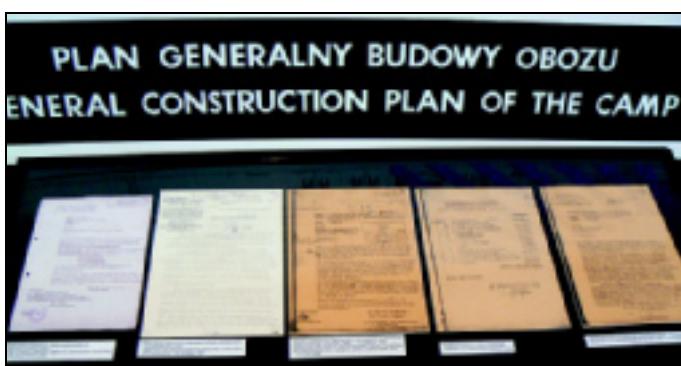
Les miradors. Il reste quinze miradors encore intacts aujourd'hui.
(Photo Pierre Jautée).

– le périmètre du camp toujours ceint de la double barrière de barbelés.

Le musée présente un intérêt pédagogique certain dans la mesure où il présente de façon très sobre des objets authentiques, tenues, galoches, outils, objets sculptés par les déportés, assiettes... mais aussi des documents d'archives, listes de transport, factures de Zyklon B, rapports de SS...



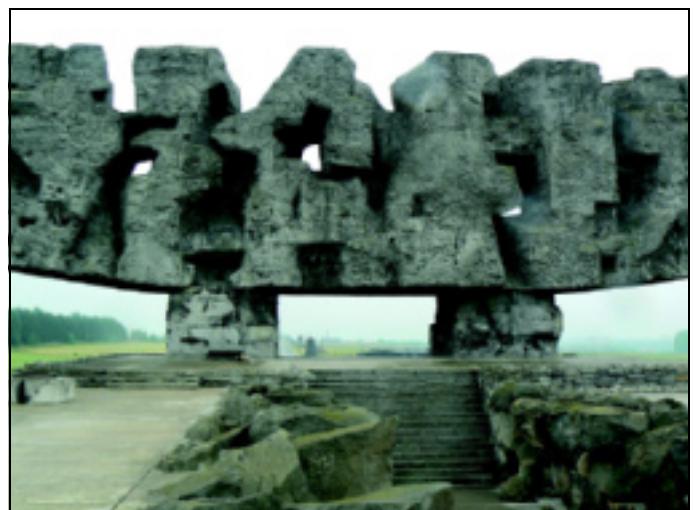
Vitrine du musée. (Photo Pierre Jautée).



Documents d'archives exposés. (Photo Pierre Jautée).

En bordure de la route qui mène au centre de Lublin est érigé un grand monument en granit et, près du crématorium, est visible un mausolée où reposent les cendres de milliers de déportés.

Dossier préparé par Pierre Jautée



Le monument dominant en contrebas l'emplacement du camp.
(Photo Pierre Jautée).



Le mausolée. (Photo Pierre Jautée).

Sources documentaires et bibliographiques

- Edward GRYN, Sofia MURAWSKA-GRYN, *Majdanek*, Muzeum na Majdanku, Lublin, 1984
- Eugen KOGON, Hermann LANGBEIN, Adalbert RÜCKERL, *Les chambres à gaz secret d'Etat*, troisième édition revue et mise à jour par Serge CHOUMOFF, Editions de Minuit, « Points-histoire », Paris, 2000
- Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Gallimard, Paris, 2006
- Sylvie LINDEPERG, « *Nuit et Brouillard* » un film dans l'histoire, Odile Jacob, Paris, 2007

Marie José Chombart de Lauwe, marraine du tournoi « Génération foot II d'Epinay-sur-Seine »

Epinay-sur-Seine organisait le 30 juin 2007 son deuxième tournoi « génération foot », inscrit dans l'action éducative qui est au cœur du projet plus général de l'association « foot citoyen ».

Présidée par Didier Roustan, avec Arsène Wenger, cette association s'assigne comme objectif de transmettre le sens de l'autre et du respect de l'autre à travers la passion de jeunes souvent privés de repères familiaux et scolaires : le foot.

Le fair-play, forme de responsabilité sociale, est l'une des valeurs phares qui débouche sur la tolérance et la non violence.

Mais ce jour-là, la municipalité d'Epinay-sur-Seine avait souhaité donner à l'opération « génération foot II » un cadre historique, et organisé une rencontre entre les jeunes compétiteurs et des représentants de la génération des résistants et déportés de la Seconde Guerre mondiale. Ces derniers leur ont raconté ce qu'ils ont vu et subi. Ils ont pu ainsi leur rendre compte des dérives d'une société bâtie sur le racisme et la violence. C'était aussi une occasion de redonner son sens à notre hymne national.

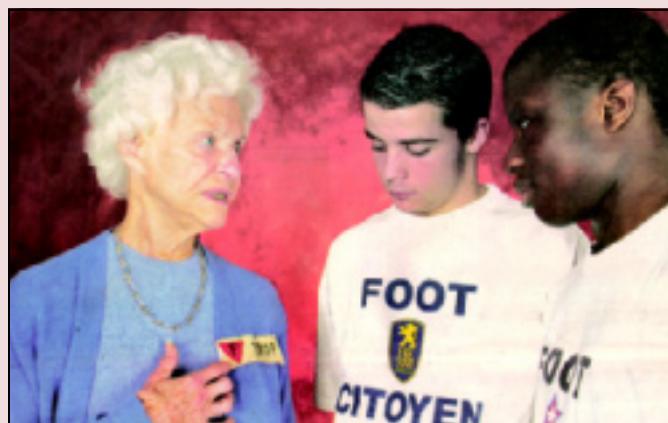
C'est ainsi que la Présidente de la Fondation pour la mémoire de la Déportation a été appelée à parrainer l'opération « génération foot II » et a reçu chez elle de jeunes footballeurs « orphelins apprentis d'Auteuil », avec lesquels le courant est visiblement bien passé. Ils ont rédigé un compte rendu qui peut être consulté dans le numéro 12 du magazine *Foot Citoyen*, accessible et téléchargeable sur le site internet www.footcitoyen.org

Adresse de l'association :

FOOT CITOYEN

52 ter rue de Billancourt

92100 BOULOGNE BILLANCOURT



Marie José Chombart de Lauwe reçoit des jeunes orphelins footballeurs.



Cérémonie du souvenir à Epinay-sur-Seine.

POINTS DE VUE

Autour de la lettre de Guy Môquet

En élevant au rang des célébrations patriotiques la figure d'un jeune militant communiste distributeur de tracts, emprisonné par la police française et fusillé, l'année suivante par l'occupant, sur un choix de l'Etat français, le président de la République veut introduire un mythe patriotique qu'il pense capable de transcender l'opposition droite/gauche, de réconcilier croyants et athées, de parler aux jeunes générations, tout en faisant un geste envers la génération de la guerre.

Le PCF ne semble guère apprécier ce jeu de « l'ouverture » et les professeurs, de leur côté, se méfient du rôle qu'on veut leur faire jouer, n'aimant pas beaucoup se sentir instrumentalisés par le pouvoir.

Le sort de ce jeune fusillé de l'occupation – il y en a eu d'autres – suscitera une émotion certaine mais éphémère. Qu'en restera-t-il en fin de compte ? Comment les jeunes Français percevront-ils en définitive ce « modèle proposé » d'héroïsme ? Il n'est pas certain que sa mort soit comprise par une génération souvent sans recul par rapport à cette page d'histoire de France, au reste peu abordée pour ne pas dire bradée dans les programmes (notamment en classe de première). On a pu mesurer ce qu'une absence de recul pouvait avoir d'effet désastreux sur l'équipe de France de rugby...

La fin prématurée de Guy Môquet sous les balles allemandes ne se peut se comprendre que replacée dans le contexte particulier de son histoire familiale, en considération de sa fidélité à son père, communiste, arrêté et interné en Algérie, et de sa volonté de lutter contre le modèle de société voulu par la « révolution nationale », emprunt de racisme et du fascisme environnant.

Que subsistera-t-il de la lettre de Guy Môquet à sa famille au regard de l'histoire de France ? Quelle perspective cette histoire ouvre-t-elle aux générations montantes ? Il y a de plus un paradoxe dans la création de ce mythe officiel et cette instrumentalisation de l'Histoire, qui intervient à un moment où l'on constate une réduction de la part de l'enseignement de la Seconde Guerre mondiale (pourtant si essentielle à la compréhension du monde actuel) dans les programmes scolaires.

Le renforcement de ce vecteur essentiel pour l'éveil des consciences, eût été sans doute plus opportun.

Yves LESCURE

Sur la mémoire partagée

À la suite des rencontres internationales de la mémoire partagée et d'un débat soulevé au dernier conseil d'administration de la Fondation pour la mémoire de la Déportation, il paraît utile d'appeler l'attention sur les risques de confusion que font courir à la mémoire certains discours officiels prononcés à l'occasion de ces journées, dont l'intérêt n'est pour autant nullement en cause.

Que les adversaires d'hier se rencontrent et fassent, le plus sereinement possible, face aux conflits meurtriers qui les ont opposés est une chose louable en soi. Mais s'agissant de la Seconde Guerre mondiale, « le respect dû aux combattants et à leurs idéaux », dont il a été question dans ces discours, eût mérité pour le moins une explication ou une clarification.

La Seconde Guerre mondiale n'a pas été, comme celle 1914-1918, une guerre entre deux camps bien définis. Les pays belligérants (l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Europe centrale et de l'Est et, dans une moindre mesure, le monde anglo-saxon) ont été traversés par des affrontements idéologiques.

La mémoire apaisée ne peut l'ignorer ni faire table rase des crimes nazis perpétrés au nom d'une idéologie fondamentalement inégalitaire et raciste, ni de ceux des régimes collaborationnistes, ni *a fortiori* associer dans un même respect les idéaux de la SS, du régime de Vichy et des Milices de Darnand, et ceux des Résistants de Pologne, de France (de l'Intérieur ou de la France Libre), de Tchécoslovaquie, de Russie, d'Allemagne, de Yougoslavie, de Grèce et d'autres... En d'autres termes, il ne peut être question de partager n'importe quelle mémoire.

La construction de l'Europe suppose un regard lucide sur cette honte du passé et serait fragilisée ou vidée de substance si elle se trouvait coupée de références aux valeurs de ceux qui ont lutté pour que la civilisation l'emporte sur la barbarie.

Résumé du débat du conseil d'administration
(par Yves LESCURE)

Chroniques de la base

Nous lui avions promis de publier des extraits de ses *Chroniques de la base* dans *Mémoire Vivante*. Il nous a quittés avant... Ces extraits sont un hommage à cet homme à la joie rayonnante, amoureux des autres et de la vie. Son livre complet des *chroniques de la base* a été présenté dans le numéro précédent de *Mémoire Vivante*. Il peut être acquis auprès de la Fondation.



*J'écris pour que les gens ne soient pas tristes,
qu'ils ne soient pas malheureux, qu'ils s'aiment.
Apprenez le bonheur, c'est plus facile que de haïr.
Lorsque j'étais en Déportation, j'ai juré de sourire.
Aujourd'hui les yeux de mes petits enfants me disent merci.*

André MIGDAL

C'était peut-être un Chopin

Le temps d'apprendre les premiers rudiments du « SAVOIR MOURIR » en déportation, qu'il fallait s'installer et composer avec ce néant.

À savoir: faire en sorte d'éviter d'être dans un premier rang, d'être plutôt au milieu au départ des Kommandos, de ne pas être au début de la file lors de la distribution de la soupe. Bien d'autres finesses encore inexplicables pour un débutant-déporté.

Le temps de composer un autre personnage que soi-même pour ne pas s'exposer dans la routine ancienne des souvenirs. Amours, famille, résistance, idées, ce lourd fardeau du passé qui désormais n'avait plus cours.

Préambule évident pour arriver au camp de Bremen-Farge, Kommando extérieur du camp central de Neuengamme.

À signaler l'importance de ce Kommando.

Affecté pour l'essentiel de ses effectifs à la construction d'une base sous-marine dite « Valentin », soit environ 2 500 à 3 000 détenus de toutes nationalités.

Une astuce d'importance à signaler. Compte tenu du lieu, il n'y avait en tout et pour tout que quelques baraques, dont le *Revier* (infirmerie).

« Loger » autant de déportés en surface était donc impossible, mais pour les créateurs de génie hitlériens rien n'était impossible.

Il y avait un Bunker énorme, enterré assez profond et dont l'accès unique était un simple escalier. C'est dans ce Bunker que la plupart des déportés étaient entassés, soit environ 1 500 détenus.

Dans une promiscuité effarante, une saleté et une puanteur inqualifiables.

Donc l'astuce pour résorber cette « population » interchangeable consistait à faire travailler de nuit une moitié des effectifs, et l'autre moitié à dormir de jour. En fait les châlits n'étaient jamais vides ou froids, puisque les uns et les autres se relayaient dans une alternance aussi microbienne que précaire.

Compte tenu de mon arrivée relativement tôt dans ce camp, j'avais eu la « chance » d'être incorporé dans une baraque en surface et pour plus de précisions la n° 5 avec le *Lagerältester*, c'est-à-dire le chef de baraque Wily, dit l'Américain, et son valet Alfred, que j'avais baptisé « le pingouin ». Tous deux d'excellents criminels. Tous deux rompus à ces éliminations des quelques « détails ».

Le camp proprement dit était isolé dans des dunes de sable à perte de vue. Une ceinture de barbelé, un ou deux miradors, juste de quoi faire oublier la présence de cette petite usine à tuer, malgré les allées et venues des colonnes de déportés qui allaient de la base au camp, soit environ 4 à 5 kilomètres.

Voilà très rapidement le décor.

À présent il faut pénétrer dans la baraque n° 5, là où il faut s'installer à partir de rien.

Deux par châlit, c'est presque bien.

Une paillasse en état de putréfaction, c'est presque habituel.

La vermine en supplément, c'est classique.

Pour aller pisser ou chier c'est plutôt un drame. C'est toute une chaîne qu'il faut déranger et cela reste une source de conflits inévitables.

C'est devenu pratiquement une forme d'indifférence.

La vessie et le ventre ne font plus partie des usages humains normaux

Il reste à découvrir les tables du réfectoire, les bancs, situés dans le prolongement du dortoir. C'est l'endroit où chacun peut se regarder au sortir d'un sommeil bâclé, là où la parole peut encore signifier une présence.

Ce temps très court est un parcours obligé avant de sortir avec précipitation pour se rendre sur la place d'appel, à quelques pas.

Oui, mais l'appel risque de durer des heures. Qu'importe le temps.

J'ai vu, une fois en plein hiver, un Kapo diriger un jet d'eau sur un déporté jusqu'à ce qu'il gèle. Un détail de moins, me direz-vous, mais ne vous avisez pas d'essayer... c'est froid et c'est mortel.

C'est bien joli tout ça, mais que vient faire Chopin dans cette baraque ?

Nous y voilà.

J'ai simplement omis de dire que chaque mouvement nécessaire depuis le lever jusqu'au « réfectoire », du « réfectoire » à la place d'appel, est effectué à une vitesse grand V. Jamais au grand jamais, les commandements SS ou des Kapos n'ont été sans hurlements, sans ce « SCHNELL !!! » rentré de force dans les mémoires de chacun ou chacune des déportés.

Ce qui explique cette dépense d'énergie inutile sous cette contrainte.

Ce qui explique aussi que nous n'étions pas là pour critiquer notre habitation et ses services d'intendance.

Et bien, malgré ces passages ultra rapides entre la baraque et le dehors, j'avais remarqué sur un banc du « réfectoire » un déporté bizarre. Oui j'ai dit bizarre.

Bizarre parce qu'il était propre, pas du tout affolé aux ordres des Kapos, il avait un béret noir de notable ce qui lui conférait sans doute une quasi immunité.

Durant toute ces précipitations, il restait assis sans le moindre regard autour de lui, sans la moindre crainte, presque dans un état second d'indifférence et d'isolement total dans ce chaudron d'agressivité.

Vous dire que j'étais intrigué par ce type de créature qui naviguait entre la mer cruelle du lieu et le calme de sa vague apparence.

Il vivait sa « romance » sur un clavier de bois fabriqué dans une caisse, avec des notes muettes, qu'il tapotait comme des caresses.

Bizarre non ? Il avait du papier à musique, des crayons... alors que c'était répréhensible sévèrement, jusqu'à une condamnation à mort.

Il inscrivait ses notes nées de son imagination en laissant à côté de lui le film des épouvantes.

Vous dire qu'il était polonais reste dérisoire dans ce paradoxe.

Combien de fois je tentais de regarder vers lui ce qu'il faisait.

Combien de fois j'essayais d'accrocher son visage, pour voir ne serait-ce que la couleur de ses yeux, ce à quoi il ressemblait.

Bizarre aussi de donner l'impression d'une activité culturelle dans cette mascarade contraire aux principes nazis de volonté anti-intellectuelle.

J'ignore pourquoi il était planté dans ce décor comme un symbole refusé des autres temps. J'ignore aussi la raison, jusqu'à croire qu'il était un pion protégé pour faire apparaître une sorte de pseudo-culture.

J'ai tout essayé pour rencontrer son visage. J'ai tout tenté pour m'approcher de lui. Jamais je n'ai réussi.

Jusqu'au jour où en rentrant dans la baraque, où il était soudé sur son banc à écrire son imaginaire, je me suis mis à siffler assez fort pour qu'il entende un court passage de ce que je voulais être « la polonaise » en la bémol de Chopin.

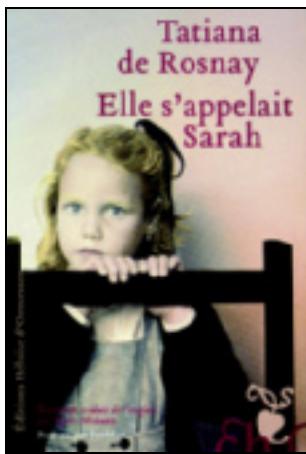
Miracle, il m'a regardé. J'ai vu son visage, ses yeux subitement allumés comme une sorte de réminiscence. J'avais même l'impression qu'il me disait merci. Voilà. Je n'ai jamais rien su de lui. Ce qu'il est devenu. Ces compositions ? Que sont-elles devenues ?

Et si c'était Chopin ?...

André MIGDAL
Février 2001

PUBLICATIONS OU NOUVELLES RECOMMANDÉES

Elle s'appelait Sarah, de Tatiana de Rosnay (traduit de l'anglais par Agnès Michaux), éditions Héloïse d'Ormesson, 2007, 360 pages



Récit à double entrée qui donne une force et un relief singuliers à ce roman consacré à l'histoire d'une famille juive prise dans la rafle du Vel d'Hiv du 16 juillet 1942.

Le lecteur est balancé d'un chapitre à l'autre entre l'histoire « réelle » de cette famille et celle de l'enquête d'une journaliste américaine, rédactrice de chroniques destinées aux expatriés américains, chargée par sa direction de décrire ce qui s'est passé et de retrouver des témoins, à l'occasion du 60^e anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv.

Peu à peu, le lecteur chemine jusqu'à la croisée de deux histoires, celle de la famille Starzynski et de sa seule rescapée, Sarah, une fillette de onze ans, et celle de la journaliste qui, démêlant peu à peu les fils du drame passé, découvre que sa propre belle famille en a été témoin et en a gardé le secret. Le roman retrouve alors une unité de temps et d'action jusqu'à l'épilogue.

L'analyse historique documentée s'enrichit d'une approche psychologique intéressante et réaliste des acteurs et victimes du drame, tant dans son déroulement que dans ses développements ultérieurs.

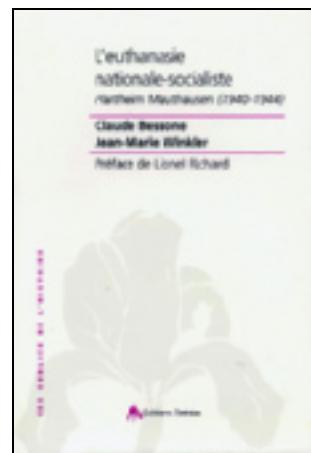
Prix : 22 €, port en sus

L'Euthanasie nationale-socialiste Harteim-Mauthausen (1940-1944), de Claude Bessone et Jean-Marie Winkler, préface de Lionel Richard, éditions Tirésias, Paris, 2005, 182 pages

Deux membres de l'Amicale de Mauthausen, l'un spécialiste du cinéma allemand et de l'iconographie, l'autre, spécialiste de littérature et civilisation autrichienne, professeur d'université à Rouen, retracent l'histoire du centre d'euthanasie d'Harteim, château transformé pour un temps en usine de mort par les nazis.

Un documentaire édifiant et rigoureux qui aide à comprendre comment la mise à mort par gaz est progressivement devenue réalité dans l'Allemagne nazie. Cette étude est aussi l'occasion de formuler des hypothèses sur des disparitions restées jusque-là inexpliquées.

Prix : 17 €, port en sus



Quand l'homme sera-t-il humain (Résistance-Déportation-Mémoire), de Roger Gouffault éditions Écritures, Brive, 2003, 206 pages

Un livre-témoignage d'une rare intensité retracant la vie d'un jeune homme, marqué par le souvenir de son père gazé à la Grande Guerre. Il se lance dans la Résistance dès 1940, est arrêté, condamné à mort et finalement déporté en qualité de NN à Neu Bremm, Mauthausen, puis Ebensee. Rescapé, il rejoint la France et raconte sa réinsertion et son parcours professionnel, puis son engagement militant pour la mémoire. Un livre emprunt d'humanisme, qui révèle une personnalité attachante et bien trempée qui a su rester debout en toutes circonstances.

Commande à adresser à : Écritures, 27 rue du Chapeau-Rouge 19100 Brive.

Tél.-fax : 05 55 17 95 59

Prix : 20 € + 3 € de port

La fête inconnue, L'histoire d'une résistance enfantine à Bergen Belsen 1944, de Francine Christophe, publiée par la Fondation pour la mémoire de la Déportation (dépôt légal 2007)

Une histoire d'enfants courageux dans les camps, ou comment préparer une fête à l'insu des SS et... des parents, au camp de l'Etoile de Bergen-Belsen.

Commande à la Fondation : 7 € port compris



Mémoire vivante - Trimestriel édité par la Fondation Mémoire de la Déportation - A.S.B.L. reconnue d'utilité publique (décret du 17 octobre 1990) Placée sous le haut patronage de M. le Président de la République - SIRET 380 616 433 00021 APE 913E - C.C.P. 19.500 23 W Paris - 30, boulevard des Invalides - 75007 PARIS
Tél. : 01 47 05 81 50 - Télécopie : 01 47 05 89 50 - Editions Tirésias - 21, rue Letort - 75018 Paris - © Dessin de Jeanne Puchol - N° 54 - Novembre 2007 - Dépôt légal : Novembre 2007
Directeur de la Publication : Marie-José Chombart de Lauwe - Commission paritaire N° 0708G88240 - ISSN 1253-7535 - Directeur de la Rédaction : François Perrot

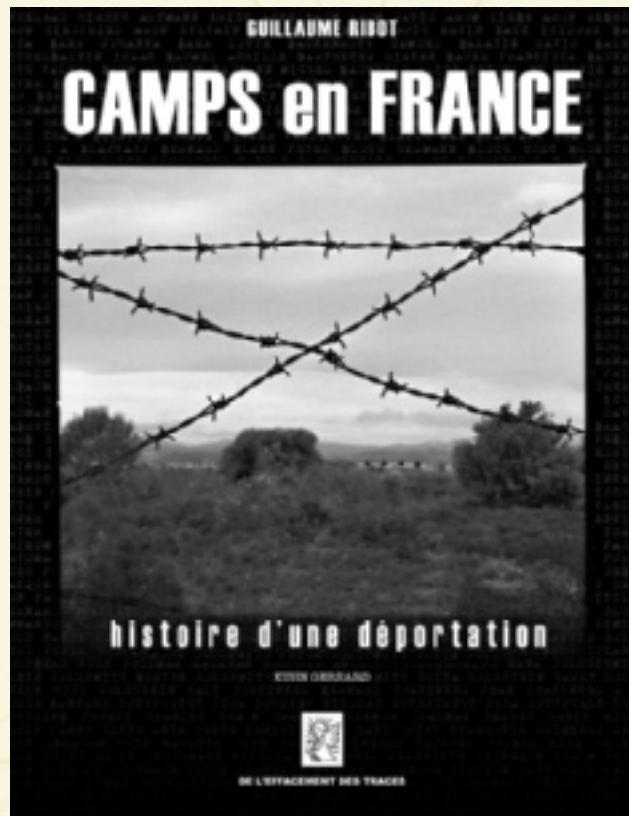
CAMPAGNE DE SOUSCRIPTION

L'ouvrage « *Camps en France. Histoire d'une déportation* », contribuant à l'important travail engagé par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD) qui consiste à recenser les lieux d'internement créés, entre 1938 et 1945, en France, va voir le jour.

La sortie éditeur est prévue pour le deuxième trimestre 2008.

Ce livre entend présenter sous une forme novatrice la logique du système d'internement de l'Etat de Vichy. L'histoire d'une partie des camps d'internement français est racontée à travers l'histoire d'un homme : Gerhard Kuhn. Ce Juif allemand, expulsé d'Allemagne en 1940, a traversé 5 années d'internement et de déportation, dont 2 sur notre territoire, dans différentes camps mis en place par le gouvernement de Vichy : Gurs, Rivesaltes, Groupement de travailleurs étrangers de Saint-Privat (133^e GTE), Fort Barraux, Drancy puis Auschwitz.

La reproduction de documents administratifs originaux démontrent implacablement l'implication du gouvernement de Vichy. L'histoire universelle est ramenée à celle d'un homme au travers des documents nominatifs concernant Gerhard Kuhn. En parallèle, le photographe Guillaume Ribot nous questionne sur l'effacement des traces des lieux de mémoire en proposant des images contemporaines de chacun des lieux précités. L'historien Tal Brüttmann présentera chacune de ces structures. La préface de l'ouvrage sera rédigée par Denis Peschanski, Directeur de recherche au CNRS (centre d'histoire sociale du XX^e siècle, Paris-1).



Ce projet a pu être mené à terme grâce à l'appui de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, le Ministère de la Défense, l'association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, délégation de l'Isère (AFMD 38) et le Conseil Général de l'Isère.

Le livre se présente en un volume de 240 pages. Il vous est proposé pour un montant souscripteur de 20 € (frais de port en sus). Le prix public de vente sera ensuite de 30 €.

Si vous souhaitez acquérir cet ouvrage en tant que souscripteur, nous vous remercions de bien vouloir nous adresser, **avant le 31 mars 2008**, votre commande et votre titre de paiement à l'adresse suivante :

BON DE SOUSCRIPTION

Bon de souscription à envoyer à la Fondation pour la Mémoire de la Déportation - 30 bd des Invalides - 75007 Paris

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Pays

Je commande livre(s) « *Camps en France* » au prix de 20 € + 4,98 € de frais de port par exemplaire et je joins mon chèque libellé à l'ordre de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation.

Signature (obligatoire)